

Sommaire

Préface. La question et le point — 9

I. Les deux classismes — 15

II. Il y a du *pas-pareil* — 27

III. Chronologies: les arches — 41

IV. Mai 68, la politique et l'histoire — 67

V. Les singularités subjectives — 97

Conclusion. Le subjectif
sans organisation — 117

Notes — 124

Préface. La question et le point

Je remercie vivement Eric Hazan d'accueillir ce livre dans sa maison d'édition. La perspective de publication a été l'occasion d'un patient travail sur le manuscrit de ce qui était initialement un cycle de six conférences données à Paris, de février à octobre 2018. Les conférences des chronologies du présent ont été prononcées avant le mouvement des Gilets jaunes. Ce qui s'est passé ensuite est venu confirmer, accentuer et aggraver les hypothèses et les questions posées en les inscrivant davantage encore dans le réel. Un des points obscurs de notre présent est que l'expérience de ces grandes mobilisations n'ouvre pas à une alternative en termes de pouvoir et ne tranche ni sur le parlementarisme ni sur ses échéances électorales.

Ce livre traite de notre condition politique présente. Sa question est: pour une politique du point des gens, quels sont aujourd'hui les possibles? On trouvera dans ces pages une précision du contemporain qui s'éprouve et se renforce de sa différence d'avec ce qui a eu lieu. Les ruptures entre l'*ayant-lieu* et les *ayant-eu-lieu* portent ces chronologies du présent.

Chronologies du présent

Depuis la guerre d'Algérie puis celle du Vietnam, Sylvain Lazarus est investi dans la politique qu'il appelle « du point des gens ». Même s'il a connu de l'intérieur les formes révolutionnaires de la politique et a participé à la fondation de deux organisations militantes, en regard du présent il me dit souvent « je suis un parmi d'autres ». Être un parmi d'autres, convoqué par l'état du monde, et ne pas faire jouer une exception au titre de ce que l'on a été, de ce que l'on a fait : voilà une antidémagogie, un dire-vrai qui n'est pas sans lien pour moi avec le courage de la vérité de Foucault. Mais la question de savoir *qui* parle se déplace rapidement vers celle du lieu où le propos s'enracine et s'argumente. Ce livre campe l'intellectualité de la politique rapportée à ses processus réels, à ses raisons d'usage. Le lieu en question est celui que dispose l'énoncé central de Sylvain Lazarus que, parfois, dans leurs termes, selon une logique créatrice de possibles, « les gens pensent ». Il s'appuie sur les mots des gens parce qu'à ses yeux ces mots portent leur pensée et leurs propositions sur les possibles du présent.

Comment l'interpellation du présent décide-t-elle de l'usage d'un travail de pensée et d'enquête mené antérieurement en d'autres circonstances ? Sylvain Lazarus dit souvent qu'une idée, dans la politique du point des gens, fait son temps, brûle vite, se consume ; elle sert, elle

jette quelques clartés, puis elle n'est plus d'usage. Analyser les catégories antérieures, les formes historiquement données de la subjectivation, pour disposer ce à quoi nous sommes convoqués si on les déclare closes et inutilisables : c'est le travail qu'il appelle de *clôture* et de *saturation*. Les catégories ici déclarées en péremption sont la lutte des classes, le communisme, la révolution, l'organisation. Il nous engage ainsi à considérer comme clôturé et définitivement inutilisable le signifiant « communisme » en regard de ce qu'il appelle des expériences conclusives, non seulement celles de l'URSS et de la Chine, mais aussi celles du « prolétariat mondial » depuis la fin des années 1920. Une des conséquences du maintien impavide du signifiant « communisme » est l'obscurcissement de la question de l'État, alors subordonnée à celle du capital. Il soutient de plus qu'il existe une forme d'antériorité de la décision étatique sur la rationalité économique.

C'est en ayant assumé et posé en quoi les approches antérieures sont closes que Sylvain Lazarus déploie une mosaïque de *pas-pareil*, la multiplicité contemporaine des subjectivités juxtaposées qui n'ont plus de vecteur commun, ni idéologique ni organisationnel au sens ancien.

Par ailleurs, il y a cette dure école : la politique divise. J'ajouterai pour ma part que les différentes subjectivités sont en elles-mêmes politiquement divisées. Une division subjective dans le registre

Chronologies du présent

politique se joue aussi entre le sujet et lui-même. Comment être *en soi-même*, intérieurement, « à distance de l'État » ? Vivre en tant que sujet du pouvoir ne fournit pas à soi seul une vision alternative du pouvoir quand il s'agit de décider l'espace possible d'un subjectif à distance de l'État.

Sylvain Lazarus écrit souvent : *la question de la pensée, la question de la politique, la question de l'État, du réel...* C'est le signe que la polysémie du mot est là et qu'il faut l'affronter. S'il s'agit de la question de l'État, c'est que l'État est en question, que le champ de la polysémie est ouvert et qu'il faut « suspendre la polysémie ». La convocation, l'appel d'un mot n'en font pas un objet mais d'abord l'enjeu de son usage. Je pense à Wittgenstein. Lorsqu'un mot est « appelé », cela prend la forme de la « question », et ce ne peut être pour définir ou substantiver ; c'est dire que *cela* existe comme ce qu'il faut encore tenter de saisir dans une assignation singulière. Quand un mot est appelé, c'est que son assignation singulière est ouverte et pas encore résolue.

Ce livre s'aventure plus avant sur la pensée d'un « subjectif sans organisation ». Il cherche ce qui nous permettrait, dans nos lieux différents, de trouver des points d'articulation entre vérité, sujets, pratiques. Ce qui peut circuler entre les sujets, c'est aussi la vérité de chacun sur son rapport à l'État. Ce qui me préoccupe en écrivant ce bref préambule, c'est la jeunesse et l'avenir ; la

Préface. La question et le point

jeunesse exposée à la mort et à l'absence d'avenir, sur fond d'absence d'histoire, d'une manière toute nouvelle. Il y a pourtant de nombreuses situations contemporaines porteuses et ouvertes. Je suis persuadée que dans leur rapport au présent et dans leur volonté d'en être, ces chronologies peuvent contribuer à des manières de *dire-vrai* inédites, qui se disent à plusieurs. Sylvain Lazarus ne croit pas à la transmission mais de nombreux militants et une jeune académie cosmopolite se sont emparés de son axiome¹, loin de toute logique étatique, que « les gens pensent ». Nous tenons à remercier Jean Bigiaoui, Jan Weise et Moritz Herrmann pour leur relecture exigeante et leurs suggestions.

Claire Nioche